

Concert Theodorakis à la Philharmonie

Un hommage? Assurément. Un succès? Certainement.



Guy Wagner

Le Luxembourg se devait d'honorer Mikis Theodorakis pour ses 85 ans. Celui-ci ne lui a-t-il pas offert quelques-uns des événements qui ont marqué ces dernières décennies? Il est donc heureux que ce soit la Chorale municipale „Uelzecht“ d'Esch-sur-Alzette qui l'ait fait.

Héritière d'une longue tradition chorale, passée par de grands hauts sous ses chefs Louis Petit et Pierre Cao, mais ayant connu, comme tant d'autres, des difficultés dans les décennies 70 et 80, elle a, sous l'impulsion du dynamique nouveau maître ès lieux, Jeff Speres, un essor remarquable.

Cet essor a trouvé un nouveau point culminant dans la soirée „Hommage à Mikis Theodorakis“, ce 28 octobre à la Philharmonie dans l'intelligente et motivante série de concerts „Fräiräim“ instaurée par Matthias Naske, directeur de la prestigieuse salle de concerts.

Un public venu de partout

Cette salle et son prestige obligent, et pour les associations musicales du pays, c'est plus qu'un honneur d'y être invitées. C'est aussi une obligation de faire le mieux possible.

Que l'„Uelzecht“, après l'hommage à Louis Spohr, ait été invitée une seconde fois, prouve déjà que sa prestation de 2009 avait été à la hauteur des exigences. Cette hauteur vient cependant d'être largement dépassée en 2010.

Evidemment, déjà le nom de Theodorakis était susceptible d'attirer plus de monde que le concert Spohr, un compositeur dont la renommée a malheureusement

bien pâli au cours d'un siècle et demi, mais dont on se souvient de plus en plus partout en Europe et notamment chez les producteurs de CD.

Quant à Theodorakis, son nom en lui-même est déjà capable de susciter l'intérêt et la ferveur des mélomanes ... plus particulièrement encore dans notre pays qui a pu applaudir six de ses concerts populaires, la création en Europe de l'Ouest de la Deuxième Symphonie, la création mondiale de son opéra „Electra“, deux réalisations du „Canto General“, et j'en passe.

Theodorakis fait maintenant, pour ainsi dire, partie de notre patrimoine et le succès incontestable de l'„Hommage à Mikis Theodorakis pour ses 85 ans“ l'a prouvé de manière péremptoire: une aussi vaste salle que le Grand auditorium de la Philharmonie comble (l'„Uelzecht“ a-t-elle jamais connu pareille affluence?), un public venu de partout: des Pays-Bas, de Belgique, d'Allemagne, de Suisse, de France (j'ai même rencontré deux admirateurs de Theodorakis venus exprès de Marseille), beaucoup de Grecs enthousiastes dans la salle et quelques-uns aussi pour l'occasion dans les chœurs, des personnalités de l'ambassade de Grèce et de la vie publique luxembourgeoise: le président de la Chambre des députés, les ministres du Travail et de la Culture, la bourgmestre et l'échevin à la Culture d'Esch-sur-Alzette dans l'auditoire.

Tous ont été impressionnés par le résul-

tat d'un travail de longue haleine et d'intense préparation: cela fait plus de huit mois que les organisateurs se sont attelés à la tâche. Il fallait le faire, et on l'a fait en ces temps où le bénévolat est largement considéré comme un reliquat des temps passés.

Le plus admirable dans cette réalisation a été cependant son authentique multiculturalité: une soliste grecque, Irini Karaianni; un chanteur néerlandais, Pieter Hendriks; un joueur de bouzouki hors pair, musicien prodigieux et virtuose exceptionnel, Lakis Karnezis, un Grec vivant en Norvège; un quintette de musiciens, le „Jannis Zotos Band“, parfaitement rompu aux exigences que Theodorakis adresse à des instruments populaires, venu de Berlin et se composant de Grecs et d'Allemands; un orchestre et une chorale principalement composés de Luxembourgeois ... et tous se sont retrouvés dans un même engagement et une même ferveur. Une ferveur qui donnait chaud au cœur.

Les débuts avec quelques-unes de musiques les plus populaires de Theodorakis, extraites des cycles „Les déserteurs“, „Petites Cyclades“ et „Epiphanie“, ont encore semblé plutôt vacillants, avec plusieurs entrées hésitantes et flottantes: le joint entre les chanteurs et les musiciens populaires, Lakis Karnezis, Jannis et Thanassis Zotos, Reinmar Henschke, Heiner Witte et Marco Brockdorfer, s'est fait seulement progressivement. Mais l'assurance a pris le dessus dans la sublime „Marche de l'Esprit“!

Tous les participants au concert étaient réunis pour cette partition que Theodorakis écrivit à la Pâque grecque de 1968, alors qu'il se trouvait banni par les sinistres colonels, usurpateurs du pouvoir depuis le 21 avril 1967, au fin fond du Péloponnèse, à Zatouna, un village de montagne juché à 1.200 mètres, où il était exposé à des vexations quotidiennes.

Le miracle est qu'il ait pu écrire une partition pareille sur une poésie aussi belle que complexe d'Angelos Sikelianos, qui a comme base le mythe de Prométhée. Et comme Prométhée, Theodorakis a brandi le feu de la liberté dans l'obscurité dictatorial. Sa musique est lamentation, plainte, méditation et appel à la résistance, au soulèvement et se termine sur le mot „syntrofi“ (camarades)!

Les différents aspects de la partition ont été rendus de façon impressionnante en particulier par les deux solistes, Irini Karaianni dont nous avons pu admirer une première fois la voix ample et pleine de nuances, et Pieter Hendriks qui s'est brillamment imposé dans les deux parties de tessitures différentes pour soliste masculin. Ils étaient soutenus et leur message était admirablement prolongé par le bouzouki solo, l'ensemble populaire, les chœurs et l'orchestre, attentifs au moindre geste du chef qui avait pleinement assimilé la façon dont Theodorakis intensifie et met en relief la richesse poétique du texte. C'est donc sur un moment de vraie ferveur que s'est clôturée la première partie du concert.

Un triomphe orchestral

La deuxième partie allait s'ouvrir sur un des sommets de la musique de Theodorakis: le 3^e mouvement de sa Troisième Symphonie („La Mère folle“), l'Hymne byzan-